

Du Bois, Albert
La veille de Jemmapes

ALBERT du BOIS

La
ille de Jemmapes

DRAME EN UN ACTE EN VERS

Représenté pour la première fois au Théâtre de Mons, le 9 février 1903.



PRIX : UN FRANC

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIII

La

Veille de Jemmapes

DRAME EN UN ACTE EN VERS

Représenté pour la première fois au théâtre de Mons, le 9 février 1903.

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

La Vocation du Poète (épuisé). 1 vol. . . . . 1 »
Les Rhapsodies passionnées. 2e édition (épuisé.) . 3 50

PROSE

Les Romans de la Voie Sacrée.

I. Athénienne *(Athènes)*. 12e édit. 1 vol. 3 50
II. Leuconoé *(Sparte)*. 2e édition. 1 vol. 3 50
III. Le Fils de la Lionne *(Syracuse)*. A paraître.
IV. L'Éphèbe *(Corinthe)*. A paraître.
V. Éternité! *(Byzance.)* A paraître.

Sous les Lauriers-roses *(Scènes de la vie Antique)*. 1 vol. 3 50
Mme Surinet-Durand, Officier d'Académie.
3e édition. 1 vol. 3 50
" Belges " ou Français. 1 vol. 3 50
L'Amant légal *(Mœurs Spartiates)*. 1 vol. illustré. . . 2 »

THÉATRE

La Dernière Dulcinée. Poème tragique en 5 actes. . 3 50
La Veille de Jemmapes. Poème dramatique en 1 acte. 1 »

POLITIQUE

Le Catéchisme du Wallon . . . . » »

ALBERT du BOIS

La Veille de Jemmapes

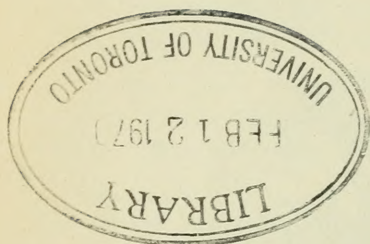
DRAME EN UN ACTE EN VERS

Représenté pour la première fois au Théâtre de Mons, le 9 février 1903.



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIII


UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY



PRÉFACE

PARTOUT, *dans les villes Wallonnes**, *où des voix courageuses et sonores firent retentir les vers de ce drame, la foule a tressailli de joie et d'orgueil aux mots qui célèbrent l'idéal dont s'inspire l'âme de la Nation, aux mots qui affirment la foi du poète en l'avenir de la Race.*

Partout ces prétendus " Belges " ont prouvé qu'ils avaient conscience des devoirs que leur impose l'intérêt de leurs âmes françaises.

A Mons surtout, où la presse locale avait mené

* Avant d'être représentée à Mons, cette pièce avait été jouée dans plusieurs petites villes Wallonnes, notamment Nivelles, Braine-le-Comte, etc.

contre l'auteur une campagne de la dernière violence, la population a affirmé de la façon la plus enthousiaste et la plus éclatante qu'elle était loin de partager les vues de quelques misérables scribes, toujours prêts à ramper aux pieds des maîtres du jour.

Il sera peut-être permis au poète, à qui les ennemis de sa Race et de sa Patrie ont fait un crime de son amour pour l'une et de son dévouement à l'autre, d'exprimer ici sa très vive, sa très profonde joie, d'avoir été le fidèle interprète des sentiments de ses compatriotes.



PERSONNAGES

BERNARD.
FRANZ AREND.
ENGLEBIN.
LADRIÈRE.
MAYER, officier autrichien.
STORME, officier autrichien.
LOUIS.
UN MAJOR AUTRICHIEN.
UN HOUZARD.
KATHERINE.

NOVEMBRE 1792.

La scène représente une salle d'auberge du pays wallon.

Au fond, une porte entre deux fenêtres.

A droite un comptoir couvert de brocs d'étain, de verres et de divers accessoires de même nature.

A droite et à gauche, des portes qui donnent dans d'autres salles de l'habitation.

Tables et chaises.

Les murs sont couverts d'affiches.



La Veille de Jemmapes

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, AREND, ENGLEBIN, LADRIÈRE, KATHERINE.

Bernard — un homme d'une quarantaine d'années — est assis près d'une table, à droite de la scène, en compagnie de ses deux amis, Englebin et Ladrière.

Arend, jeune officier autrichien, se tient seul devant une autre table placée à gauche de la scène, près du comptoir derrière lequel se trouve Katherine.

ENGLEBIN, *à Bernard.*

Si demain soir, un pan des murs de cette auberge

Est encore debout, tu dois un fameux cierge
A ton patron!

LADRIÈRE, *à Bernard.*

C'est clair! Elle est entre deux feux! —
Ici, les Kaiserlitz, là, les Français...

ENGLEBIN.

Je veux
Que tu viennes chez moi! Ton refus est inepte!
On va se massacrer, ici, demain...

BERNARD.

J'accepte, —
Pour ma femme et pour le petit.

ENGLEBIN.

Et pour toi?

BERNARD.

Non!
Quand ces coteaux seront battus par le canon
De Dumouriez, je veux assister à la fête!
Je veux accompagner nos frères vers le faîte!
Ce soir, je rejoindrai les Français!

LADRIÈRE.

Bah! crois-moi!
Ils sauront s'emparer de Jemmapes sans toi!

BERNARD.

Rester les bras croisés à l'heure solennelle

Où la Patrie enfin se lève, et nous appelle,
Et nous dit : Vous aussi vous avez droit au rang
De fils de mon génie et de fils de mon sang!

LADRIÈRE, *lui montrant Arend.*

Certes chaque Wallon chérit cette espérance...
Mais, quel que soit l'amour que l'on ait pour la France,
Tant que des Kaiserlitz sont là, je crois qu'il faut
S'abstenir prudemment de le crier si haut...

BERNARD, *se levant.*

Elle va donc enfin sonner, l'heure bénie
Où, secouant le joug teuton, la Wallonie
Doit se joindre au sauveur attendu qui lui vient, —
Au grand peuple français auquel elle appartient!
Enfin, les plis sacrés de la même bannière,
Vont étendre leur ombre à la patrie entière,
Au pays tout entier des Francs et des Gaulois,
Et l'on ne verra plus se courber sous des lois,
Dont la lourdeur germaine et flamande lui pèse,
Ce fier peuple wallon, cette race française!
Demain nous nous joindrons à nos frères! Demain,
Quand le pas de la France, ébranlant le chemin,
Jettera la terreur dans l'âme des Barbares,
Se couronnant de fleurs, chantant dans les fanfares
De mille voix d'airain leurs espoirs triomphants,
Liège, Namur, Tournai, Mons, comme des enfants
S'élançant vers leur mère à leur amour rendue,
S'écrieront : « Nous t'avons bien longtemps attendue!
Enfin te voilà donc! Ne nous séparons plus! »

KATHERINE, *qui s'est rapprochée d'Arend, avec un mépris inexprimable.*

Poète !

AREND, *bas à Katherine.*

Je voudrais qu'il mît fin à ce flux
De grands mots creux !...

KATHERINE, *bas à Arend.*

Tu sais... lorsqu'il est sur ce thème !...

AREND, *bas.*

C'est qu'il m'agace, enfin, ton cher mari !

KATHERINE, *bas.*

Je t'aime !
Contiens-toi !

Elle retourne derrière le comptoir.

LADRIÈRE, *à Bernard.*

Nul ne peut prédire l'avenir...

AREND, *à part.*

Un contre trois, il faut toujours se contenir !

LADRIÈRE, *continuant.*

Les Autrichiens sont plus nombreux !

BERNARD.

Le double à peine !

LADRIÈRE.

Hum! C'est assez joli!

ENGLEBIN.

Puis, toute la semaine,
Ils ont bâti des murs, des redoutes, des forts!

BERNARD.

Sans doute! Ils ont compris qu'ils étaient les moins forts
N'étant que deux contre un!

LADRIÈRE, *s'efforçant de réprimer l'exubérance de Bernard.*

Franz Arend nous écoute!

BERNARD.

Hé! que m'importe à moi! J'irais sur la grand'route,
Devant tous ces Flamands, devant tous ces Teutons,
Crier mes sentiments, bien haut, sur tous les tons!

AREND, *qui, cette fois, n'a pu faire semblant de ne pas entendre.*

Hé! messieurs! l'Empereur n'est pourtant pas un maître
Despotique ou cruel! Vous devez reconnaître
Qu'il a toujours montré le respect le plus grand
Pour vos coutumes et vos lois! L'on ne comprend
Pas très bien ce bonheur dont notre cher poète
Se fait si bruyamment l'éloquent interprète!
Si nous étions vaincus, — ce qui m'étonnerait! —
Vous ne gagneriez rien au change!... L'intérêt,
A défaut de l'amour, vous attache à l'Empire;

En devenant Français, votre sort serait pire,
Sous le double rapport dont on peut s'effrayer,
Des maîtres à subir, des impôts à payer!

BERNARD.

Quoi! répondre à qui dit, vibrant d'orgueil: Nous sommes,
Nous les Francs, les Latins, trente millions d'hommes,
La grande Nation, le Peuple impérial,
Et nous voulons voir triompher notre idéal
De progrès, nous voulons voir régner la Justice,
Nous voulons exiger du Destin qu'il finisse
D'écraser lâchement les faibles, les petits,
Pour laisser assouvir aux forts leurs appétits!
Quoi! répondre à qui dit: Écoutez! dans l'espace
Cette clameur immense et sonore qui passe,
C'est le cri dans lequel, la race entière a mis
Son âme, cri sublime auquel ses ennemis
Tremblent, auquel tout cœur français s'enflamme et vibre:
— « L'homme doit voir dans l'homme un frère égal et libre! » —
Quoi! répondre à qui dit: En dépit de vingt rois,
Nous ferons reconnaître et respecter nos droits,
Et notre premier droit, malgré leurs vœux contraires,
C'est d'unir nos efforts aux efforts de nos frères,
Fils de la même terre et des mêmes aïeux,
Pour mieux réaliser nos volontés, pour mieux
Les imposer au Sort, tyran cruel et lâche,
Pour mieux nous consacrer à la sublime tâche
De conduire le genre humain vers la Clarté,
Vers le respect du Droit et vers la Liberté!
Quoi! répondre à qui dit ces choses: « Oui, sans doute

« C'est noble, et fier, et grand, et beau... mais cela coûte!...
« Pour être d'un progrès pareil le pionnier
« Superbe et généreux... il faut un beau denier!
« De patrie, il est doux d'avoir l'âme occupée,
« Mais l'honneur de s'unir à sa race... se paie!
« Affranchir l'homme, bien! Alléger ses tourments,
« Soit! mais on peut trouver... de meilleurs placements! »
Hé bien, moi paysan, à vous soldats, je crie :
Notre sang et notre or, sont tout à la Patrie,
Nous n'éprouvons qu'un seul regret, s'il les lui faut, —
Et c'est de n'avoir pu les lui donner plus tôt!

AREND.

Qu'un poète élégant, d'une phrase sonore,
Revête un sentiment généreux, qui l'honore,
Cela ne fait de mal à personne, — c'est clair!
Pourtant, c'est un ami qui vous parle, mon cher,
Prenez garde! Il n'est point, parmi mes frères d'armes,
D'auditeurs disposés à savourer les charmes
De vos discours! Gardez vos phrases pour plus tard!
Quand vos amis français seront vainqueurs, votre art...

BERNARD, *l'interrompant.*

A l'heure où le lion, sortant de sa tanière,
Plisse son mufle roux, hérisse sa crinière,
Et rugit dans le soir, au fond des cieux ardents :
« A moi mes lionceaux! » les craintifs, les prudents,
Ceux qui vont se cacher, qui rampent sur leur ventre,
Pour s'enfoncer plus profondément dans leur antre,
Songeant : « Quand l'ennemi sera mort nous irons! »

Ceux-là, jeune Autrichien, ne sont pas des lions!
Et ceux qui, lorsque vient l'heure de la bataille,
Baissent le front, se font petits, courbent la taille,
Songeant : « Nous paraîtrons à l'heure du succès! »
Ceux-là, jeune Autrichien, ne sont pas des Français!

AREND, *ironique.*

Très joli!

LADRIÈRE, *bas, serrant la main à Bernard.*

Bien!

ENGLEBIN, *bas, à Bernard.*

Prends garde!

KATHERINE, *bas, à Arend.*

Il est fou!

ENGLEBIN, *s'efforçant d'entraîner Bernard.*

Viens... Ecoute...
Sortons!...

LADRIÈRE, *à Bernard.*

Oui... Viens!... Allons, jusques à la redoute
D'Hornu...

ENGLEBIN.

Chercher ton fils...

LADRIÈRE.

Allons voir ce que fait
Louis!...

ENGLEBIN.

Ces enfants sont d'une audace!

BERNARD.

En effet,
Allons voir! Il vaut mieux qu'au logis il revienne!

A Arend.

Vous irez méditer sur ces choses — à Vienne! —
Bientôt...

Il sort avec Ladrière et Englebin.

SCÈNE II

KATHERINE, AREND.

CATHERINE.

Comment, comment! moi, flamande de Gand,
Me suis-je mariée à cet extravagant,
A ce Wallon bavard, dont l'unique espérance
Est de voir son pays annexé par la France!
Comme je hais cet homme! Oh! comme je le hais!

Dis-moi que vous allez décevoir ses souhaits,
Que vous êtes plus forts, plus nombreux, sûrs de vaincre !

AREND.

C'est clair !

KATHERINE.

Ah ! je voudrais le croire et me convaincre
Que tous ces beaux soldats de vos beaux régiments
Valent encor les vieux et durs bourgeois flamands,
Dont les lourds *goedendags* firent si bon ouvrage
A Courtrai !

AREND.

Peuh ! Mon Dieu, même avec un courage
Moins grand, des bras moins forts que ceux de vos fameux
Vainqueurs du Moyen-Age, on fera bien comme eux !
C'est écœurant, pour un soldat qui se respecte,
D'avoir à décimer cette cohue abjecte
D'avortons affamés, mal lavés, en haillons,
Qu'osent nous opposer ces pauvres fransquillons !

KATHERINE.

Cela n'empêche qu'il vous parlait haut !

AREND.

Le traître !

KATHERINE.

Vous aviez l'air d'un chien battu, devant son maître !

AREND.

J'ai toléré, — pour toi! — que cét animal-là
Me parlât sur ce ton lyrique...

KATHERINE.

Il vous parla
Comme on ne parle qu'aux poltrons!

AREND, *furieux.*

Mais...

Se contenant et s'approchant tendrement de la jeune femme.

Je t'adore...
Laisse-moi respirer tes chers cheveux que dore
Comme un pâle rayon de ton pâle soleil
Des Flandres...

KATHERINE, *le repoussant.*

Laissez-moi!...

AREND.

Quoi, sur un ton pareil
Me...

KATHERINE, *l'interrompant.*

Ne m'accablez plus de vos paroles vaines!

AREND.

Que dis-tu?

KATHERINE.

Vous n'avez pas de sang dans les veines,
Ou vous ne m'aimez plus! — l'un des deux! — choisissez!

AREND.

C'est toi qui m'ordonnais...

KATHERINE, *l'interrompant.*

Oui! vous obéissez
Aveuglément à tous mes désirs!...

AREND.

Katherine,
Pourquoi ce ton amer? Parle! Je ne devine,
Ni la cause de ces mots blessants... — ni ton but!
Que t'ai-je fait? Dis-le! Tu sais bien que ce fut
Uniquement pour toi, que ce fut pour te plaire,
— A toi! — que j'imposai silence à ma colère.

KATHERINE.

Il fallait la laisser éclater! Il fallait,
Tandis qu'il pérorait, tandis qu'il étalait
Les espoirs criminels de son âme de traître,
Nous délivrer, vous, d'un français, et moi, d'un maître!

AREND.

Ah! je comprends enfin! Que de fois t'ai-je dit :
« Veux-tu! Délivrons-nous, de cet être maudit!
« Je te veux toute à moi, sans retour, sans partage,
« Sans crainte! Je ne puis supporter davantage

« Qu'on te voie à son bras, qu'on te donne son nom.
« Supprimons-le! » Toujours tu m'as répondu : « Non!
« Mon fils! Je veux pour lui porter l'horrible chaîne! »

KATHERINE.

Oui, j'ai pour cet enfant sacrifié ma haine
Longtemps!... Mais à présent, j'ai peur pour notre amour!
Si vous étiez vaincus... s'il fallait sans retour
Te quitter, rester seule en face de cet homme
Que je hais!... que je hais... qui pour moi n'est, en somme
Qu'un étranger, qu'un ennemi, qu'un vil français!
Franz!... Et tu sais combien je t'appartiens! Tu sais
Que nous n'étions plus qu'un : plus qu'un cœur et qu'une âme!
Tu sais quel désespoir ce serait pour ta femme,
De ne plus t'avoir là, toi qui m'aimais si bien!
Ah! nous étions heureux, sans soupçonner combien!
Tu savais me chérir, tu savais me comprendre,
Toi dont la Germanie est la sœur de ma Flandre!
C'était trop de bonheur, depuis deux ans qu'à Mons
Tu vins, depuis deux ans qu'en paix nous nous aimons!...
A présent, c'est la fin de tout! Le crépuscule
D'une éternelle nuit...

AREND.

Enfant! C'est ridicule
D'aller se lamenter pour si peu!

KATHERINE.

Pour si peu?
Que veux-tu dire, Franz? Explique-toi!

AREND.

Parbleu!
Ces Wallons sont des chiens — les chiens on les supprime...
Et nul n'a jamais dit que cela fût un crime!
Dis-moi que tu le veux!... Parle!...

Katherine ne lui répond que par un silence qu'il interprète selon ses désirs.

Enfin, l'odieux
Welche qui le premier s'est miré dans tes yeux,
Qui le premier t'a dit : Sois toute à moi ! Je t'aime !
Qui, le premier, t'apprit l'enivrement suprême
De l'amour, je vais donc, sans crainte et sans remord,
Exécuter sur lui ta sentence de mort!
T'obéir, c'est servir ma haine et ma tendresse :
Toujours, entre nous deux, son souvenir se dresse!
Tu seras plus à moi, mieux à moi, désormais,
Car, lui mort, j'oublierai que jadis tu l'aimais...
Va! dis-moi que c'est toi, toi seule... qui le frappe!
Que tu le hais!

KATHERINE.

J'ai peur!

AREND.

Non, tu le hais! Jemmapes
Est un nom de victoire autrichienne!

KATHERINE.

Comment
Vas-tu faire?... Il faudrait profiter d'un moment
De troubles, si propice...

AREND, *songeur.*

Oui... Rien n'est plus facile...

KATHERINE.

Il faudrait le frapper d'une façon habile...
Sans qu'on puisse savoir que l'un de nous l'a fait!
Sans qu'on puisse savoir... car... l'enfant...

AREND, *après un instant de silence.*

En effet!
C'est dans ce genre-là que mon génie éclate,
Et j'aurais fait, je pense, un très fin diplomate...
Je vais donc t'arranger une combinaison...

KATHERINE, *voyant rentrer Bernard, interrompt son amant.*

Chut!

Tandis que Bernard, tenant par la main son fils, descend lentement en scène, les deux interlocuteurs de la scène précédente gardent un silence embarrassé.

AREND, *se décidant soudain à rompre ce silence, dit à Katherine, en soulignant le sous-entendu sinistre.*

Je repasserai tantôt par la maison!

SCÈNE III

BERNARD, KATHERINE, LE PETIT LOUIS.

LE PETIT LOUIS, *un enfant d'une douzaine d'années.*

Eh! bien, père, veux-tu l'écouter, mon histoire?

BERNARD, *distrait.*

Dis vite!

LOUIS.

Nous allions chantant : « *Le jour de gloire*
Est arrivé! » Je crois que nous étions bien cent
A suivre le drapeau; quand soudain, en passant
Au pied d'un de ces forts que tu nommes... « redoute »,
Un Kaiserlitz d'en haut, nous crie : « On vous écoute
« Tas de petits vauriens!... Tas de petits crapauds!
« Je vais vous en coller sur le dos, des drapeaux
« Bleus, blancs, rouges... de ceux qu'un kaiserlitz tolère!
« Je descends... » Il jurait, violet de colère,
Et ses « *teufel* » et ses « *ferdoum* » faisaient trembler

Tous les petits. Alors, on allait détaler,
Car je te promets bien qu'il n'avait pas l'air tendre,
Et pas un n'éprouvait le désir de l'attendre,
Lorsque le grand Léon s'avisa d'un bon tour :
Tu sais qu'ils ont creusé des fossés tout autour
Des redoutes ; ils ont des planches, trois ou quatre
Pas plus, pour traverser — « La brute veut nous battre,
« Cria le grand Léon, pour venir jusqu'à nous
« Il faut d'abord qu'il prenne un bain jusqu'aux genoux
« Dans la vase ! » Aussitôt, chacun prend une planche,
La tire, et quand, tremblant d'un désir de revanche,
Notre bon kaiserlitz parut au bord de l'eau,
Sa tête, non, vois-tu, sa tête : c'était beau !
Les gros yeux qu'il roulait, ça valait le voyage !...
Il en sera malade, oh ! c'est certain, de rage ;
Et nous, n'ayant plus rien à redouter — plus rien ! —
Nous jetions des cailloux en criant : « *Autrechien !...* »
Je n'ai jamais tant ri ! N'est-ce pas drôle, père ?

BERNARD.

Mais avec tout cela, mon pauvre enfant, j'espère
Que tu t'es souvenu de ta leçon ?

LOUIS.

Les vers ?...
Je n'en dirai pas un, pas un seul, de travers !...
Écoute !

BERNARD.

Attends !

A Katherine.

Vous irez donc chez Ladrière
Passer la nuit.

KATHERINE.

Je sais! J'étais ici, derrière,
Quand vous avez réglé la chose!

BERNARD.

Tout est prêt?

KATHERINE.

Nos meubles sont chez lui depuis hier.

BERNARD.

Il faudrait
Partir avec Louis, assez tôt, tout à l'heure.

LOUIS, *à Bernard.*

Tu viendras?

BERNARD.

Oui, plus tard!

LOUIS.

Tu restes!... Je demeure!

BERNARD.

Tu défendras ta mère et tu dois être heureux...

LOUIS, *l'interrompant.*

Oh ! où les femmes vont, ce n'est pas dangereux !

BERNARD.

Tu feras ce qu'on veut, sans discuter, de suite !
Et maintenant, voyons ta leçon ; dis-la vite !

LOUIS.

LA RACE

Pour créer la race féconde
Qui donne en exemple à ce monde
Ses beaux rêves, ses fiers exploits,
On vit la sagesse divine
Réunir la grâce latine
Au courage franc et gaulois.

Elle a reçu comme apanage
Cette race, il s'est, d'âge en âge
Transmis, ce peuple souverain,
La contrée auguste et fameuse,
De la mer latine à la Meuse,
De l'Océan jusques au Rhin.

Quelquefois, un peuple barbare
Durant un court instant, s'empare
D'un lambeau du sol sacré... — Mais
La Race qui lutte et s'obstine
Reste toujours franque et latine ;
La Race ne change jamais !

Toujours tes fils, ô Wallonie,
N'importe à qui tu fus unie,
Furent Francs et Latins; — ton sol
Est toujours resté sol de France,
Malgré l'imbécile espérance
Du Germain et de l'Espagnol!

Oui, malgré les noms qu'on leur donne,
Aux fils de la terre wallonne,
Malgré tous ces noms-là, je sais
Qu'ils appartiennent à la Race,
Dont nul, jamais, n'a pris la place,
Et qu'ils sont toujours des Français!

SCÈNE IV

Les Mêmes, MAYER, STORME, *deux officiers autrichiens.*

Dès l'entrée de ceux-ci, Bernard et son fils sortent à droite; puis Katherine, après avoir servi à boire aux deux nouveaux venus, quitte également la salle.

MAYER, *à Katherine.*

Deux verres de genièvre, et du meilleur!

Ils s'installent à la table occupée précédemment par Arend. Katherine leur sert ce qu'ils ont demandé.

Merci !

Elle sort.

STORME.

Attendons un instant : l'homme n'est pas ici !

MAYER.

Quand nous sommes entrés, il était dans la salle !

STORME.

Attendons !

MAYER, *après un silence.*

Moi, je flaire une histoire assez sale...

STORME.

C'est l'affaire d'Arend.

MAYER.

Oui, mais...

STORME.

D'ailleurs, je sais
Que ce Bernard est très porté pour les Français.

MAYER, *voyant entrer Bernard.*

Le voilà !

Bernard va s'asseoir à une table qui se trouve dans le fond.

MAYER, *parlant haut de façon à être entendu de Bernard.*

Çà, mon cher...

STORME, *bas.*

Mets-y plus de prudence
Pour commencer. Dis-moi la chose en confidence.

Haut.

Mon cher, qu'allais-tu dire?

MAYER.

Oh!... rien... rien d'important...

Bas.

Il faut bien qu'il entende et comprenne pourtant!

STORME, *bas.*

Laisse-moi! je m'en vais te débiter la chose.
Dis : « Ah! » de temps en temps, et prends un air morose
Et soucieux...

Mayer prend un air désolé.

Pas trop!... bon... cela suffira!...

MAYER, *bas, un peu vexé de ce que l'autre croie devoir lui donner tous ces conseils.*

Marche-moi sur le pied quand je devrai dire : « Ah! »

STORME, *bas.*

Hâtons-nous! l'homme est là, j'affirme et tu discutes :

Haut.

Mon pauvre vieux Mayer, ce sont de triples brutes!

MAYER.

Ah!

Bas.

Tu m'étonnes!...

STORME.

Oui, c'est vrai, tu crois encor
Au mérite du plan de notre état-major;
Mais moi qui le connais, je dis : Ce sont des ânes!

MAYER.

Peuh! Et peut-on savoir sur quoi tu les condamnes?

STORME, *faisant semblant de regarder autour de lui.*

Certes... mais... si quelqu'un...

MAYER.

Craintes hors de saison!
Personne ne t'entend...

STORME, *mystérieusement, mais de façon à être entendu de Bernard.*

C'est que, cette raison
Qui me fait affirmer que si j'étais le maître,
Je n'hésiterais pas à fusiller le traître,
Le criminel crétin dont nous suivons les plans,
Cette raison...

Il regarde de tous côtés dans la salle, comme pour s'assurer que personne ne les écoute. Bernard se cache derrière le comptoir.

MAYER, *bas.*

Vas-y, tes effets sont trop lents!...

STORME.

Si l'ennemi pouvait la deviner, — écoute!... —
Elle lui donnerait la victoire...

MAYER, *éclatant de rire.*

J'en doute!
Non... Je n'en doute pas... c'est faux! c'est faux! c'est faux!
C'est faux, te dis-je, faux... Comment! de tels travaux,
De tels retranchements, gardés par de tels braves,
Pourraient tomber! Jamais! les raisons les plus graves
Ne me convaincront pas de cela! Non! Jamais!

STORME.

Je vais te le prouver.

MAYER.

C'est fou!

STORME.

Je vais...

MAYER.

Non!

STORME.

Mais...

MAYER.

Non, te dis-je! Tais-toi! Tais-toi! C'est ridicule!

STORME.

Ah! Ton aveuglement est tel que j'ai scrupule
A t'en tirer.

MAYER.

Allons! Tire! tire, mon cher,
Si tu peux!... Mais, je dis d'avance qu'il est clair,
Qu'il est certain, qu'il est évident que tu rêves,
Que tu divagues... que...

STORME, *l'interrompant.*

Si tu veux faire trêve
Un instant à tes cris, tu verras!

MAYER.

Bon! vas-y!

STORME.

Je ne critique point l'endroit qu'on a choisi...

MAYER, *ironiquement.*

En vérité!

STORME.

Le choix du sol fut des plus sages :
Les deux chemins d'accès, couverts par trois étages
De redoutes, dont les feux convergeants rendront

Toute espèce d'attaque impossible de front,
Sont très bien défendus ; nos flancs le sont de même...
Mais si quelque traîtrise, ou quelque stratagème,
Apprenait aux Français ce détail étonnant :
Que l'on n'a point prévu de mouvement tournant,
Que, si l'un de leurs corps, tombant sur nos derrières,
S'emparait du sommet du hameau des Clairières,
De ce sommet, que rien ne défend, et que rien
Ne défendra demain, eh ! bien, mon cher, eh bien !
Tous nos forts, et tous nos retranchements, et toutes
Nos lignes de canons, nos lignes de redoutes,
Sans pouvoir riposter seraient là, sous son feu !...

MAYER.

Et comment pourrait-on nous tourner ?

STORME.

Mais parbleu !

Ainsi !

Il décrit un cercle avec son bras.

Mais c'est bien simple !

Bas.

Espèce d'imbécile,

Ne me fais pas d'objection si difficile !

Haut, triomphalement.

Hé bien !

MAYER.

Mais l'ennemi n'ira pas deviner

Que cet endroit, d'où son canon peut dominer
Nos lignes, est laissé sans défense!

STORME.

Peut-être!
Peut-être! Il suffirait d'un hasard, ou d'un traître!
Qu'en dis-tu?

MAYER.

Que c'est très sérieux!

STORME.

Moi, mon cher,
Je n'en dors plus depuis quatre nuits.

MAYER.

Il est clair
Que si le Dumouriez se doutait de la chose...

STORME.

Oui... Heureusement...

Ils se lèvent. Mayer feint de remarquer la présence de Bernard que le comptoir a jusques alors dissimulé.

MAYER.

Chut!... Cet homme!...

STORME, *à Bernard.*

Je suppose
Que vous...

MAYER, *à Bernard.*

Vous n'avez rien entendu, n'est-ce pas?

BERNARD.

Mais... Messieurs...

STORME, *à Mayer.*

Nous eussions dû nous parler plus bas.

MAYER, *à Bernard.*

Répondez!

STORME, *à Bernard.*

Franchement!

BERNARD.

Mais... non!...

STORME, *à Mayer.*

C'est de ma faute!

MAYER, *à Storme.*

Il faut réparer cette imprudence!

STORME.

Ça, l'hôte,
Nous craignons d'en avoir dit trop long devant toi,
A la guerre, tu sais, nécessité fait loi,
Et pour parer à toute algarade imprévue,

Nous allons ordonner que l'on te garde à vue.
Défense de sortir sans ma permission.

Ils se dirigent vers la sortie.

MAYER, *bas à Storme.*

Nous allons bien savoir si c'est un espion!

Ils sortent.

SCÈNE V

BERNARD, *seul.*

Que vais-je faire?... Ils ont placé des sentinelles!...
Par où passer? Par où?...

Il va à une fenêtre et regarde.

Non!... Il faudrait des ailes!...
Un mot nous rend vainqueurs... je dois, je veux, j'irai
Le dire, ce mot-là!... J'irai!... J'avertirai
Dumouriez! Il saura la route qu'il faut suivre!
Je veux tout risquer! tout!

Il va comme pour sortir, puis, se ravisant :

Hé oui! mourir ou vivre
Ce n'est rien! Ce qu'il faut : c'est réussir d'abord,
C'est avertir l'armée, et puis, vienne la mort,

Vienne ce que voudront les ennemis... qu'importe?
Si je sais que par moi la France est la plus forte!
Que faire!...

SCÈNE VI

BERNARD, LOUIS.

BERNARD, *apercevant son fils.*

Viens, mon fils!...

A lui-même.

Un enfant, c'est certain,
Nul ne soupçonnera qu'il porte le destin
De la patrie!

A Louis.

Attends!

Il écrit quelques mots.

Il s'agit de remettre
Au général en chef des Français, cette lettre.
Tu prendras le sentier qui va vers Wasmes, puis...

LOUIS, *l'interrompant.*

Oh! père, ne crains rien! Je comprends! Je ne suis

Pas si bête! Je sais! Il faut marcher de sorte
Qu'il ne vienne à l'esprit de personne qu'on porte
Un objet important : ainsi,

Il joint l'exemple à la parole.

d'un pas très lent,
En sifflotant, le nez en l'air, faisant semblant
De prendre un intérêt profond aux grands panaches,
Aux sabres, aux canons, aux uniformes.

BERNARD.

Tâche
D'arriver là-bas...

LOUIS.

Oui, sois sans crainte! j'irai!
Je verrai Dumouriez, père, et je lui dirai :

Malgré tous les noms qu'on leur donne,
Aux fils de la terre wallonne,
Malgré tous ces noms-là, je sais
Qu'ils appartiennent à la race
Dont nul, jamais, ne prit la place,
Et qu'ils sont toujours — des Français!...

SCÈNE VII

LES MÊMES, AREND.

BERNARD, *voyant entrer Arend.*

Encor cet homme!

LOUIS.

Adieu, père!

BERNARD, *l'embrassant.*

Adieu! prends bien garde!...

LOUIS.

Ne crains rien!

Bernard va jusqu'à la fenêtre d'où il suit du regard la sortie de son fils. Katherine entre en ce moment.

SCÈNE VIII

BERNARD, KATHERINE, AREND.

KATHERINE, *bas, à Arend.*

Déjà !

AREND, *bas.*

Oui !

KATHERINE, *bas.*

Qu'est-ce donc qu'il regarde ?

AREND, *bas.*

Son fils qui sort d'ici !

KATHERINE, *bas.*

Qu'as-tu fait ?

AREND, *bas.*

Un instant !

Ils attendent que Bernard, qui a suivi des yeux son fils, soit sorti de la salle, ce qu'il fait lentement.

SCÈNE IX

AREND, KATHERINE.

AREND.

Voici! Deux amis sûrs, tantôt, en discutant,
Ont, comme par hasard, trahi devant notre homme
Un secret important pour les ennemis. Comme
Tu peux croire, il voudra profiter du secret,
Qu'il s'imagine avoir un très grand intérêt.
C'est là que je l'attends.

KATHERINE.

Comment?

AREND.

Quoi qu'il arrive
Il est pris.

KATHERINE.

Mais comment?

AREND.

Il faut qu'il leur écrive,
Aux Français! Il ne peut sortir de la maison;
Et sa lettre sera l'excellente raison
Pour laquelle, malgré ma douleur et vos larmes,
On va coller au mur et passer par les armes
Notre digne espion, sans forme de procès!

KATHERINE.

Mais la lettre, l'a-t-on?

AREND.

Je réponds du succès!
Votre seul domestique est acheté. Personne,
Sauf lui, ne peut ici s'en charger.

KATHERINE.

S'il la donne
A quelque ami, dont il est sûr, qui peut venir?...

AREND.

Oui! c'était un danger, que j'ai su prévenir...
Quelques-uns de mes bons houzards, gens prêts à tordre
Le col aux raisonneurs, sont tout près, avec ordre
De suivre, d'arrêter quiconque sort d'ici,
Et de voir qu'on n'ait point de lettre.

KATHERINE.

Ah! bien ainsi!

AREND.

N'est-ce pas? c'est adroit, c'est ténébreux, c'est lâche
Peut-être un peu, mais c'est pour toi que je me cache,
Et je ne suis prudent que pour toi, tu le sais!
J'aurais voulu tuer ce beau phraseur français,
Dans un combat loyal, au grand jour, face à face,
En lui disant : « Je veux ton bonheur, fais-moi place!
« Ote-toi de ma route, ou, l'épée à la main,
« Je vais vers mon amour me frayer un chemin ! »

KATHERINE.

Je connais ton courage et ta noblesse d'âme!

AREND.

Qu'importe d'être vil, qu'importe d'être infâme,
Quand votre amour vous dit : C'est bien!

KATHERINE.

C'est bien!

AREND.

Merci!

Nous le tuons à deux, cela me plaît ainsi!
Nous le tuons à deux, ô ma germaine blonde,
C'est une joie ardente, ineffable et profonde,
Et jamais je ne fus plus fort, plus triomphant!

KATHERINE.

Mon amant!

Elle lui tend sa main qu'il baise ardemment. Ils se taisent un instant.

Mais j'y songe, où donc allait l'enfant?

AREND.

Je ne sais pas.

SCÈNE X

LES MÊMES, BERNARD.

KATHERINE, *à Bernard.*

Que fait Louis?

BERNARD.

Que vous importe?

KATHERINE.

Je veux savoir...

BERNARD.

Il jouait là, devant la porte!

KATHERINE.

Parlez! Je veux savoir où mon fils est allé!

BERNARD.

Et comment le saurais-je?

KATHERINE.

Il a longtemps parlé
Seul à seul avec vous!... Qu'avez-vous dit ensemble?
Qu'avez-vous comploté?

BERNARD.

Vous tremblez?

KATHERINE.

Oui, je tremble!
Pourquoi si longuement le regarder partir?

BERNARD.

Pourquoi trembler?

KATHERINE.

Il est allé les avertir!

BERNARD.

Les avertir?

AREND, *bas à Katherine.*

Prends garde!

KATHERINE, *à Bernard.*

Oh! non! Voyez ce lâche!
Il envoie au danger un enfant et se cache
Ici, lui!

BERNARD.

Quel danger?

KATHERINE, *l'interrompant.*

Il est allé là-bas!
Il est allé porter la lettre, n'est-ce pas?

A Arend.

Et ces houzards, s'il ne veut pas la leur remettre?

BERNARD.

Comment savez-vous donc qu'il s'agit d'une lettre?

KATHERINE.

Je le sais!

BERNARD.

Répondez, je le veux!

KATHERINE.

Je le sais,
Cela suffit!

BERNARD.

Comment?

KATHERINE, *à Arend.*

Va! dis-leur...

AREND.

J'y pensais...

Il se dirige vers la porte. Au moment où il va y arriver on entend plusieurs détonations dans l'éloignement.

KATHERINE.

Va voir... Va voir!...

AREND.

Trop tard!

BERNARD.

C'est trop longtemps vous taire.
Que complotiez-vous donc? Quel horrible mystère
Cachent vos demi-mots, vos voix, votre regard,
Votre front pâle!

KATHERINE, *à Arend qui est resté debout sur le seuil de la porte ouverte, regardant au dehors.*

Va!

AREND, *rentrant.*

J'arriverais trop tard.

SCÈNE XI

Les Mêmes, Quelques HOUZARDS, *portant le petit Louis, grièvement blessé,* OFFICIERS AUTRICHIENS.

BERNARD.

Mon fils!

Il se jette sur l'enfant qu'il prend dans ses bras et que ses caresses raniment un instant.

LOUIS, *mourant et tirant de sa poitrine la lettre que son père lui a confiée.*

Père!... Je crois... qu'ils ne l'ont pas trouvée...

AREND, *bas, à un des houzards.*

Hé bien?

LE HOUZARD, *bas, à Arend.*

Voici comment la chose est arrivée:
Il a vu que nous le suivions; il s'est enfui;
Alors nous avons tous couru derrière lui,

Mais il allait plus vite, et, sans la sentinelle
Dont le coup de fusil, lorsqu'il passa près d'elle
L'arrêta...

LOUIS.

Père où donc es-tu? Comme il fait noir
Déjà! C'est étonnant, père, combien le soir
Vient tôt...

Essayant de tirer la lettre cachée dans sa poitrine.

Ils ne l'ont pas...

Saisi d'une crise de souffrance et de terreur.

J'ai mal! j'ai bien mal, père...
La lettre... les Français... j'arriverai j'espère...
Mais ils vont vite... Ils vont m'arrêter... ils m'auront!

Après un silence, avec une épouvante plus calme.

J'ai peur de l'oiseau noir! chasse-le de mon front!
Chasse-le, père!... Il veut me faire mal! Son aile
M'empêche de te voir!

LE HOUZARD, *bas à Arend.*

La blessure est mortelle!

BERNARD, *serrant Louis dans ses bras.*

Je suis ici...

KATHERINE.

Louis!...

Elle veut s'élancer vers son fils, mais Bernard s'est re-

dressé, il la couvre d'un regard sévère. Katherine comprend qu'il a deviné son crime; elle perd contenance, et recule en se cachant le visage dans les mains et en étouffant un cri de désespoir.

LOUIS, *à son père.*

Ta voix semble venir
De si loin... ma leçon... j'ai su la retenir...
Bonjour, mon général!... Bonjour!... Bien qu'on leur donne
D'autres noms... les enfants... de la terre wallonne...
Sont... sont Français...

Il meurt. Katherine veut s'élancer vers lui. Un sanglot s'échappe de sa poitrine.

Mon fils!...

Mais la conscience de son crime l'écrase. Elle tombe sur une chaise à demi évanouie.

BERNARD, *fermant les yeux à Louis.*

O beaux yeux innocents,
Fermez-vous... Dors en paix, doux héros de dix ans!...

UN DES OFFICIERS, *aux houzards.*

Fouillez-le!

BERNARD.

Hé messieurs, laissez! la chose est claire!
Et j'ai bien mérité les six balles, salaire
De quiconque se laisse attraper à fournir
De bons conseils à l'ennemi! C'est bien d'unir
Le père au fils! Merci! C'est chose généreuse!

A Katherine.

Quant à vous, j'ai compris l'intrigue ténébreuse,
Qui nous couche tous deux dans un même cercueil!
Ne faites pas semblant de porter notre deuil!
Sans daigner démasquer le crime qui se cache,
Je quitte avec bonheur un monde infâme et lâche.

Aux Autrichiens.

Allons! Mon seul regret, c'est que l'on n'aura pas
Ma lettre, dans le camp de mes frères, là-bas!

UN MAJOR AUTRICHIEN, *à qui on a remis la lettre que Louis mourant a laissé tomber.*

Oh! ne regrettez rien! L'intention est bonne,
Mais vos renseignements étaient faux et personne,
Pas même Dumouriez, qui pourtant n'est pas fort,
Ne pourrait s'y tromper...

BERNARD.

Puis, quel que soit l'effort
Qu'il faudra, pour unir tous tes fils, ô Patrie,
Il sera fait demain, une voix me le crie!

LE MAJOR.

Ah! n'y comptez pas trop!

BERNARD.

Il sera fait demain!
Qu'importe que l'on ait placé sur le chemin
Du grand peuple, qui vient, vainqueur et formidable,

Quelques morceaux de bois, quelques monceaux de sable,
Et quelques régiments de Teutons éperdus...
Nous serons les vainqueurs, vos efforts sont perdus!
Vous pouvez entasser collines sur collines,
Et creuser des fossés, et tracer des courtines,
Fortifier, palissader et terrasser,
Vous n'empêcherez pas la France de passer!

RIDEAU



Achevé d'imprimer

le neuf mars mil neuf cent trois

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

I. — 3919.

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

La Vocation du Poète (épuisé). 1 vol. . . . . . .
Les Rhapsodies passionnées. 2e édition (épuisé.) .

PROSE

Les Romans de la Voie Sacrée.

I. Athénienne *(Athènes)*. 12e édit. 1 vol. . . . . . .
II. Leuconoé *(Sparte)*. 2e édition. 1 vol. . . . . . .
III. Le Fils de la Lionne *(Syracuse)*. A paraître.
IV. L'Éphèbe *(Corinthe)*. A paraître.
V. Éternité! *(Byzance.)* A paraître.

Sous les Lauriers-roses *(Scènes de la vie Antique)*. 1 vol.
Mme Surinet-Durand, Officier d'Académie. 3e édition. 1 vol. . . . .
" Belges " ou Français. 1 vol. . . . .
L'Amant légal *(Mœurs Spartiates)*. 1 vol. illustré. . .

THÉATRE

La Dernière Dulcinée. Poème tragique en 5 actes. .
La Veille de Jemmapes. Poème dramatique en 1 acte.

POLITIQUE

Le Catéchisme du Wallon . . . .

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 5.-3919.

